Document generated on 08/07/2025 2:29 a.m.

Petite revue de philosophie

L'intellectuel américain

Allocution prononcée devant la société Phi Beta Kappa de l'Université Harvard le 31 août 1837

Ralph Waldo Emerson

Volume 6, Number 2, Spring 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1105390ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1105390ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)
2817-3295 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Emerson, R. W. (1985). L'intellectuel américain : allocution prononcée devant la société Phi Beta Kappa de l'Université Harvard le 31 août 1837. *Petite revue de philosophie*, *6*(2), 1–38. https://doi.org/10.7202/1105390ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'intellectuel américain

Allocution prononcée devant la société Phi Beta Kappa de l'Université Harvard le 31 août 1837

Ralph Waldo Emerson

Titre original: *The American Scholar*.
Traduit par Sylvie Chaput avec
la collaboration de Danielle Chaput.

Sylvie Chaput et Danielle Chaput sont traductrices indépendantes. Elles remercient André Lemay, qui les a aidées à éclaircir certains points. S. Chaput a déjà publié une traduction de Henry David Thoreau: *La désobéissance civile*, suivi de «Visiteurs» (ch. VI de *Walden ou la vie dans les bois*), postface de Marc Chabot, L'Hexagone/Minerve, coll. Balises, 1982, 138 p.

En guise de présentation

Il est présentement de bon ton de se dire pluraliste dans les départements de philosophie. Il faut y voir un signe d'ouverture, mais du signe (qui n'est qu'un symbole) au fait, il y a souvent une marge. Être pluraliste aujourd'hui dans nos départements de philosophie, c'est surtout une manière polie de dire: Nous ne sommes plus dogmatiques. Enfin, c'est parfois même ne rien dire du tout, puisqu'il est possible d'être dogmatique (individuellement). En fait, «*nous* ne sommes plus dogmatiques» ne conduit pas automatiquement à l'affirmation «*nous* sommes pluralistes».

Ce pluralisme, peut-on vraiment le vérifier dans les faits? A-t-on les moyens de chiffrer notre pluralisme? Car il est une sorte de pluralisme qui peut signifier (l'accusation nous est d'ailleurs faite fréquemment): Nous

faisons ce que nous voulons, c'est-à-dire n'importe quoi. Quelque chose qui est bien au-delà de ce que pourrait être un véritable pluralisme. La Tour de Babel est une forme de pluralisme, ce qui ne veut pas dire que le savoir avance.

Au Cégep Garneau à Québec nous avons tenté, il y a deux ans, de dessiner le portrait de notre pluralisme. Pendant l'année scolaire 82-83, le département de philosophie a distribué aux étudiant(e)s des cours obligatoires 350 textes différents. Voilà, semble-t-il, du vrai pluralisme. Pourtant ce chiffre ne peut pas s'interpréter seul. Ajoutons donc deux autres précisions: a) 34 textes sur 350 sont d'origine américaine (il s'agit de textes québécois et américains); b) 11 textes sur 350 sont écrits par des femmes[1].

Si je mets au jour ces quelques chiffres, c'est que je sais pertinemment que notre département n'est pas un cas d'exception. Le pluralisme dont nous nous targuons a un nom et une frontière: il est masculin et européen. Si ce n'est pas clair pour nous, disons que ça peut l'être pour les étudiant(e)s du cégep.

C'est justement parce qu'il nous apparaît important de sortir de ce piège que nous publions le texte-conférence d'Emerson: *L'intellectuel américain*. D'une part pour sa valeur philosophique mais aussi parce qu'à notre connaissance, il n'a encore jamais paru en français[2].

Ce texte a eu jusqu'à maintenant une petite diffusion. Une première version de la traduction a été distri-

1. Les textes ne sont pas nécessairement des textes de philosophie, il peut s'agir d'un article dans un quotidien.

2. Voir la section «Emerson en français» de la notice bibliographique, p. 34.

buée aux étudiant(e)s du cours 340-920: philosophie de la culture/la pensée en Amérique.

Bien sûr, il est possible de lire le texte d'Emerson comme s'il s'agissait d'un manifeste. Mais nous aurions tort de le réduire ainsi. Vous pourrez le constater vous-mêmes. Je ne vous ferai pas le coup du présentateur qui vous résume mot à mot son contenu. Emerson n'a pas besoin d'être appuyé par un auteur contemporain qui en montrerait la pertinence actuelle.

Je termine simplement en vous signalant quelques questions qui sont venues de mes étudiant(e)s:

1. Avons-nous au Québec un philosophe qui a écrit un texte semblable?
2. Peut-on créer aujourd'hui quelque chose de tout à fait original?
3. Pourquoi dit-on que nous n'avons pas de penseurs en Amérique?
4. Pourquoi les génies peuvent-ils nous écraser?
5. Pourquoi laisse-t-on entendre que seule la philosophie grecque peut nous nourrir intellectuellement?
6. Est-ce que c'est à partir d'Emerson qu'on accorde autant d'importance à la personne en Amérique?
7. Peut-on philosopher sans faire référence à l'Europe?
8. Pourquoi l'école est-elle une institution qui nous oblige à répéter seulement les grands auteurs?
9. Se pourrait-il que l'indépendance d'esprit soit la chose la plus importante, même plus importante que l'indépendance politique?

Je le répète, ces questions sont celles des étudiant(e)s, je ne fais ici que les reproduire. J'en ajoute une

dernière: un professeur de philosophie doit-il en tenir compte et tenter d'y répondre le mieux possible? Je crois que je commence à comprendre ce que voulait dire un de mes anciens professeurs d'université: «Un professeur de philosophie pourrait s'alimenter d'une ou deux questions d'étudiant(e)s durant toute une session. Mais nous n'avons pas le réflexe de les prendre au sérieux. Ça se perd et c'est triste.» J'espère par ces quelques remarques combattre un peu cette tristesse. Bonne lecture.

Marc Chabot

M. le président, Messieurs,

Je vous salue en ce commencement d'une nouvelle année littéraire. L'anniversaire que nous célébrons est marqué par l'espoir mais pas suffisamment, peut-être, par le labeur. Ce n'est pas pour nous livrer à des jeux de force ou d'adresse, pour réciter des histoires, des tragédies et des odes, comme les Grecs anciens, que nous nous réunissons; ni pour tenir des cours d'amour et de poésie, comme les Troubadours; non plus que pour promouvoir l'avancement des sciences, comme nos contemporains des capitales britanniques et européennes. Jusqu'à maintenant, notre fête annuelle n'a été qu'une sympathique manifestation de la survivance de l'amour des lettres chez un peuple trop affairé pour offrir davantage aux lettres. En cela elle est précieuse, car elle est le signe d'un indestructible instinct. Mais peut-être le temps est-il déjà venu où il devrait y avoir, où il y aura autre chose; où l'intellect paresseux de notre continent soulèvera ses paupières d'airain et répondra enfin à l'attente du monde par quelque chose de meilleur que le déploiement d'un talent mécanique. Notre époque de dépendance, notre long apprentissage du savoir des autres pays tire à sa fin. Les millions de gens qui, autour de nous, font irruption dans la vie, ne sauraient toujours être nourris des restes flétris des moissons étrangères. Des événements ont lieu, des actes sont accomplis, qui doivent être chantés, qui chanteront d'eux-mêmes. Qui peut douter que la poésie revivra et nous conduira à un âge nouveau, — comme, annoncent les astronomes, l'étoile de la constellation de la Harpe, qui brille maintenant à notre zénith, sera un jour, et pour mille ans, l'étoile polaire?

C'est avec cet espoir que j'accepte le sujet que non seulement l'usage, mais la nature de notre association semblent prescrire en ce jour — l'INTELLECTUEL AMÉRICAIN. Chaque année, nous venons lire ici un autre chapitre de sa biographie. Demandons-nous quelle lumière les temps nouveaux et les nouveaux événements ont jetée sur son tempérament et ses espoirs.

Il est une de ces fables qui, venues d'une antiquité obscure, contiennent une sagesse inattendue, et selon laquelle, au commencement du monde, les dieux auraient divisé l'Homme en hommes pour qu'il se tirât mieux d'affaire; tout comme la main fut divisée en doigts pour mieux accomplir son dessein.

Cette vieille fable englobe une doctrine toujours nouvelle et sublime selon laquelle il existe Un Homme — présent à tous les hommes particuliers seulement en partie ou par l'entremise d'une seule faculté — et selon laquelle il faut considérer la société dans son ensemble pour trouver tout l'homme. L'homme n'est ni fermier, ni professeur, ni ingénieur, mais tout cela à la fois. L'homme est prêtre, et intellectuel, et homme d'État, et producteur, et soldat. Dans l'état de *division* ou état social, ces fonctions sont morcelées et réparties entre les individus, et chacun vise à accomplir sa part du travail commun tandis que chacun des autres fait la sienne. Selon cette fable, l'individu, pour être maître de lui-même, doit parfois délaisser son propre travail pour embrasser tous les autres ouvriers. Mais, hélas, cette unité originelle, cette fontaine de pouvoir a tellement été répartie parmi les multitudes, a été subdivisée et distribuée en de si petites parcelles qu'elle est répandue en gouttes qui ne peuvent être recueillies. La société est cet état dans lequel les membres ont été amputés du tronc et se pavanent comme autant de monstres ambulants, — un bon doigt, un cou, un estomac, un coude, mais jamais un homme.

Ainsi l'homme se trouve-t-il métamorphosé en une chose, en maintes choses. Le planteur, qui est l'Homme envoyé aux champs pour y amasser de la nourriture, est rarement encouragé par quelque idée de la véritable dignité de son ministère; il voit son boisseau et sa charrette, et rien au-delà, et décline au point de devenir fermier au lieu d'être l'Homme sur la ferme. Rarement le commerçant accorde-t-il une valeur idéale à son travail; il est plutôt harassé par la routine de son métier, et son âme est soumise aux dollars. Le prêtre devient une formule; l'avocat, un recueil de lois; le mécanicien, une machine; le marin, un cordage du navire.

Les fonctions étant ainsi réparties, l'intellectuel est le délégué de l'intellect. Dans le juste ordre des choses, il serait l'*Homme pensant*. Dans l'ordre dégénéré, quand il est victime de la société, il tend à devenir un simple penseur ou, pis encore, le perroquet de la pensée d'autrui.

Dans cette vision de lui en tant qu'Homme pensant se trouve contenue la théorie de sa mission. C'est lui que, placide ou avertisseuse, la Nature appelle, lui que le passé instruit, lui que l'avenir invite. En vérité, chaque homme n'est-il pas un élève, et toutes choses n'existent-elles pas en vue de l'instruire? Et, enfin, le véritable intellectuel n'est-il pas le seul véritable maître? Mais, disait l'ancien oracle, «chaque chose a deux manches; prends garde de te tromper». Dans la vie, trop souvent, l'intellectuel s'égare avec l'humanité et le paie de son privilège. Observons-le dans son école et considérons-le en examinant les principales influences qu'il subit.

I. Dans le temps et par ordre d'importance, la première des influences qui s'exercent sur l'esprit est celle de la nature. Chaque jour, le soleil; et, après son coucher, la Nuit et ses étoiles. Toujours, le vent souffle; tou-

jours, l'herbe croît. Chaque jour, des hommes et des femmes en relation avec cette nature, à la fois témoins et parties de cette nature. L'intellectuel est, de tous les hommes, celui que ce spectacle retient le plus. Il doit en fixer la valeur dans son esprit. Qu'est la nature pour lui? Il n'y a jamais de commencement, il n'y a jamais de fin à l'inexplicable continuité de cette toile tissée par Dieu; toujours, elle est un pouvoir circulaire qui revient en lui-même. En cela elle ressemble à son propre esprit, dont il ne peut jamais découvrir le commencement ni la fin, — si entier, si illimité. Aussi loin que brillent ses splendeurs, système sur système fusant comme des rayons, vers le haut, vers le bas, sans centre ni circonférence, — dans la masse et dans la particule, la Nature se presse de rendre compte d'elle-même à l'esprit. La classification commence. Pour le jeune esprit, chaque chose est distincte, se suffit à elle-même. Bientôt il découvre comment relier deux choses et voit en elles une seule nature; puis trois, puis trois mille; et ainsi, tyrannisé par son propre instinct unificateur, il continue de lier les choses, réduisant les anomalies, découvrant que sous le sol courent des racines qui unissent les choses contraires et éloignées pour les faire fleurir sur une même tige. Il apprend alors que, depuis l'aube de l'histoire, il y a accumulation et classification constantes de faits. Mais qu'est-ce que classifier, sinon percevoir que ces objets ne sont pas chaotiques, ne sont pas étrangers, mais ont une loi qui est aussi la loi de l'intelligence humaine? L'astronome découvre que la géométrie, pure abstraction de cette intelligence, est la mesure du mouvement des planètes. Le chimiste trouve des proportions et une méthode intelligible dans toute la matière; et la science n'est rien d'autre que la découverte de ce qui est analogue, identique, dans les parties les plus éloignées. L'âme ambitieuse s'assied devant chaque fait réfractaire; elle ramène l'un après l'autre, à leur

classe et à leur loi, tous les nouveaux pouvoirs, toutes les constitutions étrangères, et continue toujours afin d'animer, pénétrante, la dernière fibre de l'organisation, les limites de la nature.

Ainsi lui est-il suggéré, à cet écolier qui se tient sous le dôme arqué du jour, que lui et cela sont issus d'une même racine; l'un est feuille et l'autre, fleur; relation, sympathie courent dans chaque veine. Et qu'est cette racine? N'est-elle pas l'âme de son âme? Une pensée trop audacieuse. Un rêve trop fou. Pourtant, quand cette lumière spirituelle aura révélé la loi de natures plus terrestres, quand l'écolier aura appris à vénérer l'âme et à voir que la philosophie naturelle, dans son état présent, n'est que l'ensemble des premiers tâtonnements de la main de ce géant qu'est l'âme, il espérera une connaissance toujours plus grande parce qu'elle est source de création. Il verra que la nature est la contrepartie de l'âme et qu'elle lui répond en tous points. L'une est le sceau, l'autre est l'empreinte. Sa beauté est la beauté de son propre esprit. Ses lois sont les lois de son propre esprit. Alors la nature devient à ses yeux la mesure de ses propres réalisations. Plus il est ignorant de la nature, moins il est maître de son propre esprit. Et, finalement, le précepte ancien, «Connais-toi toi-même», et le précepte moderne, «Étudie la nature», deviennent une seule et même maxime.

II. La deuxième des grandes influences qui forgent la pensée de l'intellectuel est l'esprit du Passé, — qu'il soit gravé dans la littérature, dans l'art ou dans les institutions. Les livres sont la meilleure source d'influence du passé, et peut-être parviendrons-nous à la vérité, — estimerons-nous plus convenablement cette influence — en ne considérant que leur valeur.

La théorie des livres est noble. L'intellectuel des premiers âges accueillit en lui le monde environnant; le

rumina; le réorganisa selon son propre esprit et l'exprima de nouveau. Il était venu en lui sous forme de vie; il sortit de lui sous forme de vérité. Il était venu à lui sous forme d'actes éphémères; il sortit de lui sous forme de pensées immortelles. Il était venu à lui sous forme d'occupations; il sortit de lui sous forme de poèmes. Il était un fait brut; maintenant, il est une pensée vive. Il peut faire halte, il peut se mouvoir. Maintenant il dure, maintenant il vole, maintenant il inspire. La profondeur de l'esprit humain dont il est issu détermine exactement la portée de son essor, la durée de son chant.

Ou, pourrais-je dire, cela dépend du degré auquel est parvenu le processus de transmutation de la vie en vérité. Plus la distillation est complète, plus le produit sera pur et impérissable. Mais aucune distillation n'est vraiment parfaite. Tout comme aucune pompe aspirante ne peut par quelque moyen faire complètement le vide, aucun artiste ne peut entièrement exclure le conventionnel, le local, le périssable de son livre, ni écrire un livre de pensée pure qui parlera autant, en tous points, à une postérité lointaine qu'aux contemporains, ou plutôt à l'époque suivante. Chaque époque, constate-t-on, doit écrire ses propres livres; ou plutôt, chaque génération pour la suivante. Les livres plus anciens ne conviendront pas.

Pourtant, il se produit dès lors une grave méprise. Le caractère sacré qui s'attache à l'acte de création, à l'acte de pensée, est reporté sur le produit. On sentait que le poète, en chantant, était un homme divin: le chant est donc divin lui aussi. L'écrivain était un esprit sage et juste: désormais on établit que le livre est parfait; comme l'amour du héros se corrompt pour devenir culte de la statue. Aussitôt le livre devient nocif: le guide est un tyran. L'esprit paresseux et perverti de la multitude, lent à s'ouvrir aux incursions de la Raison,

une fois qu'il s'y est ouvert, une fois qu'il a accueilli le livre, s'en empare et proteste si on le discrédite. On construit des collèges dessus. Des penseurs, et non l'Homme pensant, écrivent des livres à son sujet; c'est-à-dire des hommes de talent qui prennent un mauvais départ, qui s'appuient sur des dogmes acceptés, et non sur leur propre vision des principes. Des jeunes gens soumis grandissent dans les bibliothèques, croyant qu'il est de leur devoir d'accepter les opinions que Cicéron, que Locke, que Bacon ont émises; oubliant que Cicéron, Locke et Bacon n'étaient que des jeunes gens dans des bibliothèques quand ils ont écrit ces livres.

Ainsi, au lieu de l'Homme pensant, nous avons le rat de bibliothèque; la classe liseuse qui valorise les livres pour eux-mêmes, non pas parce qu'ils sont liés à la nature et à la constitution humaine, mais comme s'ils formaient une espèce de Tiers État à côté du monde et de l'âme; les restaurateurs de recueils, les correcteurs, les bibliomaniaques de tout acabit.

Bien employés, les livres sont les meilleures des choses; mal employés, ils sont parmi les pires. Mais quelle est la bonne façon de s'en servir? Quelle est la fin que tous les moyens devraient concourir à réaliser? Ils ne servent à rien d'autre qu'à inspirer. J'aimerais mieux ne jamais voir un livre que d'être projeté par son attraction hors de mon orbite et transformé en satellite plutôt qu'en système. L'unique chose valable du monde est l'âme active. Cela, chacun y a droit; chacun la possède en lui, bien que chez la plupart des hommes elle soit entravée et ne soit pas encore née. L'âme active voit la vérité absolue et exprime la vérité, ou crée. Alors elle est génie; non pas le privilège de tel ou tel favori, mais la propriété légitime de chaque homme. Par essence, elle est progressiste. Les livres, les collèges, les écoles d'art, les institutions de toutes sortes s'arrêtent à quel-

que message passé du génie. Cela est bon, disent-ils, — tenons-nous-en à cela. Ils croient m'avoir compris. Ils regardent derrière et non devant: les yeux de l'homme se trouvent à l'avant de sa tête, et non derrière: l'homme espère: le génie crée. Quelque talent qu'il possède, si l'homme ne crée pas, la pure émanation de la Divinité n'est pas sienne; — il peut y avoir des cendres et de la fumée, mais il n'y a pas encore de flamme. Il existe des manières créatrices, il existe des actes créateurs et des mots créateurs; c'est-à-dire des manières, des actes, des mots qui ne renvoient à aucune coutume et à aucune autorité, mais qui surgissent spontanément du sens du bien et du beau que possède en propre l'esprit.

Si, par contre, au lieu qu'elle soit sa propre voyante, l'âme reçoit sa vérité d'un autre esprit, fût-ce en des torrents de lumière, sans périodes de solitude, de recherche intérieure et de rétablissement, cela lui sera fatal. Le génie qui influence trop est toujours un assez grand ennemi du génie. La littérature de toutes les nations en témoigne. Les poètes dramatiques d'Angleterre shakespearisent maintenant depuis deux cents ans.

Il y a sans doute une bonne manière de lire, et nous devons nous y plier rigoureusement. L'Homme pensant ne doit pas être asservi à ses instruments. Les livres sont faits pour les moments d'oisiveté de l'intellectuel. Quand il peut lire Dieu directement, l'heure est trop précieuse pour être gaspillée à lire les transcriptions que d'autres ont faites de leurs lectures. Mais quand, par intervalles, l'obscurité survient, et elle survient toujours, — quand le soleil est caché et que les étoiles dérobent leur lumière, — les lanternes qu'ont allumées leurs rayons peuvent de nouveau guider nos pas vers l'Est, lieu de l'aube. Alors, nous écoutons, pour pouvoir parler. Comme dit le proverbe arabe, «le figuier qui donne sur un figuier devient fécond».

Elle est remarquable, la sorte de plaisir que nous retirons des meilleurs livres: comme si la nature qui les a écrits était aussi celle qui les lit. Nous lisons les vers de quelque grand poète anglais, de Chaucer, de Marvell, de Dryden, avec la joie la plus moderne, — je veux dire avec un plaisir qui provient en grande partie de ce que leurs vers font abstraction de tout *temps*. Une certaine crainte respectueuse se mêle à ma joie lorsque je découvre que ce poète, qui vivait autrefois, il y a deux ou trois cents ans, dit ce que je ressens dans mon âme, ce que j'aurais pu moi-même penser et dire. Mais pour que soit ainsi prouvée la doctrine philosophique de l'identité de tous les esprits, nous devons supposer quelque harmonie préétablie, quelque vision des âmes futures et quelque préparation de réserves pour leurs besoins à venir, comme on observe que les insectes accumulent de la nourriture avant leur mort pour les jeunes larves qu'ils ne verront jamais.

Je n'aime pas assez les systèmes, je n'accorde pas assez d'importance aux instincts pour être poussé à sous-estimer le Livre. Nous savons tous que, comme le corps humain peut être nourri de n'importe quel aliment, fût-ce de l'herbe bouillie ou du bouillon de chaussures, l'intelligence humaine peut être alimentée par n'importe quelle connaissance. Et il s'est trouvé des hommes illustres et héroïques qui ont tiré presque tout leur savoir de la page imprimée. Je dirais seulement qu'il faut une tête solide pour supporter ce régime. Il faut être inventeur pour bien lire. Comme dit le proverbe, «celui qui veut rapporter chez lui les richesses des Indes doit transporter ces richesses hors des Indes». Il existe donc une lecture créatrice aussi bien qu'une écriture créatrice. Quand l'esprit est fortifié par le labeur et l'invention, la page de n'importe quel livre s'éclaire d'allusions multiples. Chaque phrase est doublement significative, et notre auteur rend un sens aussi vaste que le

monde. Nous voyons alors, — ce qui est toujours vrai, — que, tout comme l'heure de vision qui éclaire les journées et les mois pénibles du prophète est rare et courte, le compte rendu de cette heure ne forme peut-être que la plus petite partie de son livre. Celui qui a du discernement ne lira, dans son Platon ou son Shakespeare, que cette petite partie, — que les authentiques paroles de l'oracle; — et rejettera tout le reste, même si c'est chaque fois du Platon ou du Shakespeare qu'il rejette.

Bien sûr, le sage doit s'astreindre à une certaine quantité de lecture. L'histoire et les sciences exactes ne s'apprennent qu'au prix d'une laborieuse lecture. De même, les collèges sont indispensables en ceci qu'ils enseignent des éléments. Mais ils ne peuvent remplir pour nous un grand office que s'ils ne visent pas la répétition, mais la création; que s'ils ramènent des lointains, dans leurs salles hospitalières, tous les rayons des divers génies et, par leurs feux concentrés, embrasent les cœurs de la jeunesse. La pensée et la connaissance sont de nature telle que l'apparat et la prétention ne leur servent de rien. Les toges, les donations, fussent-elles affectées à la construction de villes dorées, ne peuvent jamais valoir autant que la plus petite phrase, la plus petite syllabe intelligentes. Oublions cela, et nos collèges américains perdront de leur importance publique tout en s'enrichissant chaque année.

III. Il circule dans le monde une idée selon laquelle l'intellectuel est nécessairement un reclus, un valétudinaire, — aussi inapte au travail manuel ou aux charges publiques qu'un canif l'est à remplir l'office d'une hache. Ceux que l'on appelle les «hommes pratiques» se moquent des hommes spéculatifs comme si, parce qu'ils spéculent ou *voient*, ils ne pouvaient rien faire. J'ai entendu dire que l'on s'adresse aux membres du clergé, — qui sont toujours, plus universellement que

toute autre classe, les intellectuels de leur époque, — comme à des femmes; qu'ils ne comprennent pas la conversation rude, spontanée des hommes, mais seulement un discours affecté et dilué. Souvent, ils sont virtuellement privés du droit de vote; et il se trouve vraiment des gens qui prônent pour eux le célibat. Tout aussi vrai que ce soit des classes studieuses, ce n'est ni juste ni sage. L'action est, chez l'intellectuel, subordonnée, mais elle est essentielle. Sans elle, il n'est pas encore un homme. Sans elle, la pensée ne peut jamais mûrir jusqu'à devenir vérité. Tant que le monde se tient devant notre œil comme un nuage de beauté, nous ne pouvons pas en voir la beauté. L'inaction est lâcheté, mais on ne saurait être intellectuel sans avoir l'esprit héroïque. L'action est le préambule de la pensée, la transition par laquelle elle passe de l'inconscient au conscient. Je ne sais que dans la mesure où j'ai vécu. Instantanément nous savons, par les mots qu'il prononce, qui a vécu et qui n'a pas vécu.

Le monde, — cette ombre de l'âme, cet *autre moi*, — s'étend, vaste, aux alentours. Ses attractions sont les clefs qui ouvrent mes pensées et me révèlent à moi-même. Je me lance avidement dans ce tumulte. Je saisis les mains de ceux qui sont près de moi et prends ma place dans la ronde pour souffrir et pour travailler, guidé par un instinct qui me dit qu'ainsi, l'abîme muet me révélera quelque chose. J'en perce l'ordre; je dissipe la peur qu'il inspire; je l'ordonne à l'intérieur du circuit de ma vie qui s'étend. La part du monde sauvage que j'ai conquise, où j'ai planté, ou bien l'étendue de mon être, de mon domaine, dépend de la quantité de vie que je connais par expérience. Je ne vois pas comment quiconque, pour préserver ses nerfs et sa sieste, peut se permettre d'éviter une action à laquelle il pourrait participer. Elle représente des perles et des rubis pour son discours. Le travail ingrat, la calamité, l'exaspération, le

besoin enseignent l'éloquence et la sagesse. Le véritable intellectuel voit d'un mauvais œil, comme une perte de pouvoir, chacune des occasions d'agir qu'il a laissé passer. Elle est la matière première avec laquelle l'intellect moule ses splendides produits. C'est un processus étrange, aussi, que celui qui convertit l'expérience en pensée, comme la feuille du mûrier est convertie en satin. La manufacture tourne à toute heure.

Nous pouvons aujourd'hui observer calmement, comme de belles images, les actions et les événements de notre enfance et de notre jeunesse. Il n'en va pas de même de nos actions récentes, — des affaires qui nous occupent en ce moment. Sur elles, nous sommes assez incapables de spéculer. Nos affections y circulent encore. Nous ne le savons pas et nous ne les sentons pas davantage que nous ne sentons le pied, ou la main, ou le cerveau de notre corps. L'acte nouveau fait encore partie de la vie, — demeure un temps immergé dans notre vie inconsciente. Mais au moment de la contemplation, il se détache de la vie comme un fruit mûr pour devenir une pensée de l'esprit. Aussitôt il est élevé, transfiguré; le corruptible est devenu incorruptible. Dès lors, si bas que soient son origine et son voisinage, c'est un objet de beauté. Remarquez aussi l'impossibilité dans laquelle nous sommes d'en hâter l'éclosion. À l'état larvaire, il ne peut voler, il ne peut briller, il n'est qu'une larve terne. Mais soudain, à notre insu, cette même chose déploie de belles ailes, et la voilà ange de sagesse. Ainsi n'y a-t-il aucun fait, aucun événement, dans notre histoire personnelle, qui, tôt ou tard, ne perdra pas sa forme adhérente, inerte, et ne nous étonnera pas en s'élevant de notre corps pour s'élancer vers l'empyrée. Le berceau et la prime enfance, l'école et le terrain de jeux, la peur des petits garçons, des chiens et de la férule, l'amour des petites filles et des fruits sauvages, et nombre d'autres faits qui emplissaient jadis tout

le ciel, sont déjà disparus; l'ami et le parent, la profession et le parti, la ville et la campagne, la nation et le monde, doivent aussi s'élever et chanter.

Bien sûr, celui qui a mis toute sa force dans des actions appropriées reçoit la plus riche part de sagesse. Je ne me couperai pas de la sphère de l'action pour transplanter un chêne dans un pot à fleur où il aura faim et languira; je ne compterai pas non plus sur le rendement de quelque faculté unique et n'épuiserai pas une seule veine de pensée, à peu près comme ces Savoyards qui, subsistant en sculptant des bergers, des bergères et des fumeurs hollandais pour toute l'Europe, allèrent un jour dans la montagne pour y amasser des réserves et découvrirent qu'ils avaient réduit en copeaux le dernier de leurs pins. Nous avons un grand nombre de ces auteurs qui, à court d'inspiration mais mus par une louable prudence, s'embarquent pour la Grèce ou la Palestine, suivent le trappeur dans la prairie ou rôdent dans Alger pour se refaire des réserves vendables.

Ne serait-ce que pour acquérir du vocabulaire, l'intellectuel devrait être avide d'action. La vie est notre dictionnaire. C'est bien employer ses années que de se consacrer aux travaux des champs; d'aller à la ville; d'apprendre à connaître de l'intérieur les métiers et les manufactures; d'avoir de francs rapports avec nombre d'hommes et de femmes; de faire de la science et de l'art; à la seule fin de maîtriser par l'intermédiaire de tous ces faits un langage qui illustrera nos perceptions et leur donnera corps. J'apprends immédiatement de quiconque combien il a déjà vécu par la pauvreté ou la splendeur de ses paroles. La vie se tient derrière nous comme la carrière d'où nous tirons les tuiles et les chaperons nécessaires à la maçonnerie d'aujourd'hui. C'est ainsi qu'il faut apprendre la grammaire. Les collè-

ges et les livres ne font que copier le langage que le champ et le chantier ont fabriqué.

Mais en définitive, la valeur de l'action, comme celle des livres, provient de ce qu'elle est une ressource. Le grand principe naturel de l'Ondulation, qui se manifeste dans l'inspiration et l'expiration du souffle; dans le désir et la satiété; dans le jusant et le reflux de la mer; dans le jour et la nuit; dans la chaleur et le froid; et, plus profondément encore, dans chaque atome et chaque fluide, nous le connaissons sous le nom de Polarité, — ces «mouvements de transmission et de réflexion», selon les mots de Newton — sont la loi de la nature parce qu'ils sont la loi de l'esprit.

Tantôt l'esprit pense, tantôt il agit, et chaque mouvement reproduit l'autre. Quand l'artiste a épuisé ses matériaux, quand son imagination ne peint plus, quand il n'appréhende plus les pensées et que les livres sont un ennui, — il lui reste toujours la ressource de *vivre*. Le tempérament est supérieur à l'intellect. Penser est la fonction. Mais c'est dans la vie que cette fonction prend sa source. Celui qui a une grande âme aura autant la force de vivre que de penser. Lui manque-t-il un organe, un médium pour communiquer ses vérités? Il peut encore s'appuyer sur cette force élémentaire qui consiste à les vivre. Voilà un acte total. Penser est un acte partiel. Que la grandeur de la justice brille dans ses affaires. Que la beauté de l'affection égaie son toit modeste. Ceux qui, «loin de la renommée», habitent et agissent avec lui sentiront mieux la force de sa constitution dans les actions et les scènes quotidiennes qu'ils ne pourraient la mesurer devant une exhibition publique organisée. Le temps lui apprendra que l'intellectuel ne perd aucune des heures pendant lesquelles l'homme vit. C'est là, à l'écart de l'influence, qu'il déploie le germe sacré de son instinct. Ce qui se perd en

décorum se gagne en force. Le géant serviable qui vient détruire l'ancien et bâtir le nouveau ne surgit pas chez ceux sur qui les systèmes d'éducation ont épuisé leur culture, mais de la nature vierge et sauvage; de chez les terribles Druides et Berserkers[3] sortent enfin Alfred et Shakespeare.

C'est donc avec joie que j'entends tout ce que l'on commence à dire de la dignité et de la nécessité du travail pour chaque citoyen. Il y a encore de la vertu à manier la houe et la bêche, tant pour des mains instruites que pour des non instruites. Et le travail est partout le bienvenu; toujours nous sommes invités à travailler; seule cette restriction doit être observée, — l'homme ne doit pas, au nom d'une activité plus vaste, sacrifier quelque opinion que ce soit aux modes d'action et aux jugements populaires.

J'ai parlé de l'éducation que donnent à l'intellectuel la nature, les livres et l'action. Il reste quelque chose à dire de ses devoirs.

Ils sont ceux qui conviennent à l'Homme pensant. Ils peuvent tous être englobés par la confiance en soi. La mission de l'intellectuel est d'encourager, d'élever et de guider les hommes en leur montrant les faits parmi les apparences. Il accomplit cette tâche lente, sans honneur et sans rémunération, qu'est l'observation. Flamstead et Herschel, dans leurs observatoires vitrés, peuvent cataloguer les étoiles sous le regard admiratif de tous; les résultats étant splendides et utiles, l'honneur leur est assuré. Mais celui qui, dans son observatoire privé, catalogue les étoiles obscures et nébuleuses de l'esprit humain, que personne n'a jamais envisa-

3. Guerriers des légendes scandinaves. Ce mot signifie maintenant «fou furieux». (N.D.T.)

gées ainsi, — veille pendant des jours et des mois, pour ne recueillir parfois que quelques faits; corrige encore et encore ses vieux relevés; — doit renoncer à l'exhibition et à la gloire immédiate. Pendant sa longue période de préparation, il doit souvent trahir son ignorance des arts populaires et son incompétence en ce domaine, s'attirant ainsi le dédain des connaisseurs qui le poussent de l'épaule. Longtemps, il doit bégayer; souvent, renoncer aux vivants pour côtoyer les morts. Pis encore, il doit accepter — combien souvent! — la pauvreté et la solitude. Au lieu d'emprunter cette voie agréable et facile qui consiste à suivre les sentiers battus, à accepter les modes, l'éducation, la religion de la société, il s'impose le fardeau de tracer son propre chemin et, bien sûr, de supporter le sentiment de culpabilité, la défaillance du cœur, l'incertitude et les fréquentes pertes de temps qui obstruent, telles des orties et des vignes enchevêtrées, la route de celui qui se fie à lui-même et est son propre guide; et la situation d'hostilité virtuelle dans laquelle il semble se trouver par rapport à la société, et particulièrement la société instruite. En échange de toutes ces pertes et de toutes ces moqueries, quel résultat? Il trouvera sa consolation en exerçant les plus hautes fonctions de la nature humaine. Il est celui qui s'élève au-dessus des considérations personnelles, qui respire des pensées publiques et illustres et qui en vit. Il est l'œil du monde. Il est le cœur du monde. Il doit résister à la prospérité vulgaire qui dégénère toujours en barbarie en préservant et communiquant les sentiments héroïques, les biographies nobles, les vers mélodieux et les conclusions de l'histoire. Tous les oracles que le cœur humain, dans toutes les situations d'urgence, dans toutes les heures solennelles, a prononcés à titre de commentaire sur le monde des actions, — il les recueillera et les exprimera. Et quel que soit le nouveau verdict que la Raison, de son siège

inviolable, rend sur les hommes et les événements éphémères d'aujourd'hui, — il l'entendra et le promulguera.

Ces fonctions étant les siennes, il convient qu'il ait toute confiance en lui-même et ne cède jamais au cri populaire. Lui, et lui seul, connaît le monde. Le monde de l'instant n'est que simple apparence. La moitié de l'humanité porte aux nues quelque grand code de propriété, quelque gouvernement fétiche, quelque négoce passager, quelque guerre ou quelque homme, tandis que l'autre moitié les dénigre, comme si tout dépendait de cette adoration ou de ce dénigrement particuliers. Il y a fort à parier que toute la question ne vaut pas la plus pauvre des pensées que l'intellectuel a perdues en écoutant la controverse. Qu'il ne cesse pas de croire qu'une pétoire est une pétoire, même si les anciens et les honorables de la terre affirment que sa détonation annonce le Jugement dernier. Dans le silence, dans la constance, dans l'abstraction rigoureuse, qu'il s'appuie sur lui-même; ajoute l'observation à l'observation, patient devant la négligence, patient devant le reproche, et attende son heure, — heureux s'il peut se dire, à lui seul, qu'il a eu en ce jour une vision véritable. La réussite marche sur les pas de la droiture. Car il est sûr, l'instinct qui le pousse à dire à son frère ce qu'il pense. Il apprend alors qu'en pénétrant les secrets de son propre esprit, il a pénétré les secrets de tous les esprits. Il apprend que celui qui a maîtrisé une loi dans ses pensées personnelles est dans cette mesure maître de tous les hommes dont il parle la langue et de tous ceux qui parlent une langue dans laquelle la sienne peut être traduite. Le poète qui, dans une solitude complète, s'est remémoré ses pensées spontanées et en a pris note, a pris note, constate-t-on, de ce que les hommes des villes populeuses trouvent vrai pour eux aussi. L'orateur doute d'abord de l'à-propos de ses franches confes-

sions et est mal à l'aise de ne pas suffisamment connaître ceux auxquels il s'adresse, puis il s'aperçoit qu'il est le complément de ses auditeurs — qui boivent ses paroles parce qu'il réalise pour eux leur propre nature; plus il plonge profondément dans son pressentiment le plus personnel, le plus secret, plus il découvre, étonné, qu'il n'y a rien de plus acceptable, de plus public, de plus universellement vrai. Les gens s'en émerveillent; la meilleure part de chaque homme ressent: C'est ma musique, c'est moi.

La confiance en soi englobe toutes les vertus. L'intellectuel doit être libre, — libre et courageux. Libre même devant la définition de la liberté, «sans aucune entrave qui ne provient pas de sa propre constitution». Courageux; car la peur est une chose que l'intellectuel, de par sa fonction même, laisse derrière lui. La peur provient toujours de l'ignorance. C'est une honte pour lui de voir que sa tranquillité, en des temps de danger, repose sur la présomption que, comme les femmes et les enfants, il appartient à une classe protégée; ou de chercher une paix temporaire en détournant ses pensées de la politique ou des questions irrésolues, en cachant sa tête tel une autruche dans les buissons fleuris, en jetant un coup d'œil dans les microscopes et en tournant des rimes, comme un petit garçon qui siffle pour s'encourager. De cette façon, le danger est encore un danger; de cette façon, la peur est plus grande encore. Comme un homme, qu'il se retourne et regarde le danger en face. Qu'il le regarde droit dans les yeux et cherche sa nature, inspecte son origine, — voie le petit de ce lion, — qui est tapi pas bien loin derrière; il trouvera alors en lui-même une parfaite compréhension de sa nature et de son ampleur; il aura réuni ses mains de l'autre côté et pourra dès lors le défier et passer, victorieux, son chemin. Le monde appartient à celui qui voit au-delà de la prétention du danger. La surdité, la cou-

tume aux yeux de pierre, l'erreur grossière que vous apercevez, tout cela ne subsiste que parce qu'on le tolère, parce que vous le tolérez. Voyez que c'est un mensonge, et déjà vous lui aurez rendu son coup fatal.

Oui, nous sommes les couards, — les sans foi. C'est une idée pernicieuse que celle qui dit que nous sommes venus tard dans la nature; que le monde était achevé depuis longtemps. Tout comme le monde était plastique et fluide entre les mains de Dieu, il le demeure dans la mesure où nous y apportons des attributs divins. Pour l'ignorance et le péché, il est un silex. Ils s'y adaptent comme ils le peuvent; mais dans la mesure où un homme a en lui quelque chose de divin, le firmament coule devant lui, se laisse marquer de son sceau, emprunte la forme qu'il lui donne. Est grand non pas celui qui peut modifier la matière, mais celui qui peut modifier mon état d'esprit. Ils sont les rois du monde, ceux qui donnent la couleur de leur pensée présente à toute la nature et à tout l'art et persuadent les hommes, par la joyeuse sérénité avec laquelle ils portent la matière, que la chose qu'ils font est la pomme que les âges ont désiré cueillir, mûre enfin, invitant les nations à la récolte. Le grand homme fait la grande chose. Là où s'assied Macdonald[4] se trouve la place du maître. Linné fait de la botanique la plus captivante des études et la conquiert sur le fermier et la cueilleuse de plantes; Davy fait de même avec la chimie; Cuvier, avec les fossiles. Le jour appartient toujours à celui qui y poursuit avec sérénité de grands desseins. Les estimations instables des hommes se pressent autour de celui dont l'esprit est empli d'une vérité, comme les vagues amoncelées de l'Atlantique suivent la lune.

La raison de cette confiance en soi est si profonde qu'aucune sonde ne peut l'atteindre, — si obscure

4. Chef d'un clan écossais. (N.D.T.)

qu'aucune lumière ne peut l'éclairer. Il se peut que je n'emporte pas l'adhésion de mon auditoire en énonçant ma conviction personnelle. Mais j'ai déjà révélé les assises de mon espoir en parlant de la doctrine selon laquelle l'homme est un. Je crois que l'homme a été trompé; qu'il s'est trompé lui-même. Il a presque perdu la lumière qui pourrait le conduire en arrière, jusqu'à ses prérogatives. Les hommes sont devenus sans importance. Les hommes de l'histoire, les hommes d'aujourd'hui, sont des insectes, du frai, et on les appelle «la masse», «le troupeau». Dans cent ans, dans mille ans, il n'y aura qu'un ou deux hommes; c'est-à-dire une ou deux approximations de ce que chaque homme devrait vraiment être. Tous les autres verront dans le héros ou le poète leur propre être vert et cru, — mûri; oui, et seront satisfaits d'être moins afin que *cela* puisse atteindre sa pleine stature. Quel sublime et navrant témoignage rend aux exigences de sa propre nature le pauvre membre du clan, le pauvre partisan qui se réjouit de la gloire de son chef. Les pauvres et les faibles trouvent quelque compensation à leur immense capacité morale dans leur acquiescement à une infériorité politique et sociale. Ils sont contents d'être écartés comme des mouches du chemin d'un illustre personnage afin que justice puisse être rendue par lui à cette commune nature que tous désirent avec infiniment d'ardeur voir grandie et glorifiée. Ils se chauffent au soleil du grand homme et ont l'impression que c'est là leur propre élément. Ils enlèvent la dignité de l'homme de leur être piétiné et la placent sur les épaules d'un héros, et ils périront pour donner une goutte de sang de plus afin que ce grand cœur batte, que ces muscles géants combattent et conquièrent. Il vit pour nous, et nous vivons en lui.

Les hommes, tels qu'ils sont, recherchent très naturellement l'argent ou le pouvoir; et le pouvoir parce

qu'il est aussi bon que l'argent, — «les gâteries du service», comme on dit. Et pourquoi pas? puisqu'ils aspirent au plus élevé et que c'est là, dans leurs rêves de somnambules, ce qui leur semble le plus élevé. Éveillez-les et ils abandonneront le faux bien pour sauter vers le vrai, et laisseront les gouvernements aux commis et aux bureaux. Cette révolution viendra de la domestication graduelle de l'idée de Culture. La principale entreprise du monde en vue de la splendeur, de l'expansion, est la construction d'un homme. Voici les matériaux, éparpillés sur le sol. La vie privée d'un seul homme sera une monarchie plus illustre, plus terrible pour son ennemi, plus douce et sereine dans son influence sur son ami, que n'importe quel royaume de l'histoire. Parce qu'un homme, vu avec justesse, englobe les natures particulières de tous les hommes. Chaque philosophe, chaque barde, chaque acteur n'a fait pour moi, tel un délégué, que ce que je peux faire un jour pour moi-même. Les livres auxquels nous avons déjà tenus plus qu'à la prunelle de nos yeux, nous les avons passablement épuisés. Qu'est-ce à dire, sinon que nous sommes parvenus au point de vue que l'esprit universel avait emprunté à travers les yeux de tel scribe; nous avons été cet homme, et nous avons passé notre chemin. Une à une, nous vidons toutes les citernes et, croissant davantage grâce à toutes ces réserves, nous avons faim d'une nourriture meilleure et plus abondante. Il n'existe pas, l'homme qui pourrait nous nourrir toujours. L'esprit humain ne peut être enchâssé dans une personne qui élèvera une barrière autour de cet empire illimité, illimitable. Il est un unique feu central qui, surgissant tantôt des lèvres de l'Etna, éclaire les caps de la Sicile et, tantôt de la gorge du Vésuve, illumine les tours et les vignobles de Naples. Il est une unique lumière qui rayonne de mille étoiles. Il est une âme unique qui anime tous les hommes.

Mais j'ai peut-être trop longuement parlé de l'Intellectuel d'une manière abstraite. Je ne tarderai pas davantage et passerai tout de suite à ce qui concerne plus particulièrement notre époque et notre pays.

Traditionnellement, on estime qu'il y a une différence entre les idées qui prédominent aux époques successives de l'histoire et que des éléments marquent le génie de l'âge classique, de l'âge romantique et, maintenant, de l'âge réflexif ou philosophique. Étant donné les considérations que j'ai énoncées sur l'unicité ou l'identité de l'esprit qui habite tous les individus, je ne m'attarde guère sur ces différences. En fait, je crois que l'individu traverse ces trois âges. Le petit garçon est un Grec; le jeune homme, un romantique; l'adulte, un être de réflexion. Je ne nie pas, cependant, que l'on puisse assez distinctement retracer une révolution dans l'idée directrice.

On se plaint que notre époque soit celle de l'Introversion. Faut-il voir là un mal? Nous sommes, semble-t-il, critiques; nous ne pouvons nous empêcher de tout bien considérer; nous ne pouvons rien goûter sans chercher à savoir en quoi consiste notre plaisir; nous sommes couverts d'yeux; nous voyons avec nos pieds; notre temps est pénétré du malheur de Hamlet, —

> «C'est ainsi que la réflexion fait de nous tous des pleutres, c'est ainsi que le naturel éclat de la volonté prend les pâles couleurs de la pensée[5].»

Est-ce si mauvais? La vision est la moins pitoyable des choses. Préférerions-nous être aveugles?

5. Emerson cite seulement le dernier de ces trois vers («...sicklied o'er with the pale cast of thought»), tirés de *Hamlet*, acte III, scène I. L'allusion est transparente en anglais, mais non en français. Ces mots se trouvent à la fin de la tirade la plus célèbre de la pièce («To be or not to be...»). (N.D.T.)

Craindrions-nous de voir au-delà de la nature et de Dieu et de devoir boire la vérité jusqu'à la lie? Je ne discerne dans le mécontentement de la classe des littérateurs qu'une simple manifestation du fait qu'ils ne se sentent pas dans le même état d'esprit que leurs pères et regrettent l'état qui vient parce qu'il n'a pas été expérimenté; comme un petit garçon craint l'eau avant d'avoir appris qu'il peut nager. S'il est une période durant laquelle on souhaiterait être né, n'est-ce pas l'âge de la Révolution; ce moment où l'ancien et le nouveau se côtoient et acceptent d'être comparés; ce moment où les énergies de tous sont travaillées par la peur et l'espoir; ce moment où les gloires historiques de l'ère ancienne peuvent être compensées par les riches possibilités de la nouvelle? Ce temps, comme tous les temps, est très bon, à condition que nous sachions quoi en faire.

C'est avec une certaine joie que je discerne dans mes lectures les signes annonciateurs des jours à venir, qui filtrent déjà à travers la poésie et l'art, la philosophie et la science, l'Église et l'État.

Parmi ces signes, on peut compter le fait que le mouvement même qui a réalisé l'élévation de ce que l'on appelait la classe inférieure de l'État a pris en littérature un aspect très marqué et aussi positif. Au lieu du sublime et du beau, c'est le proche, le bas, le commun qui a été exploré et poétisé. Soudain, on découvre que ce qui avait été négligemment foulé aux pieds par ceux qui s'attelaient et s'approvisionnaient en vue de longs voyages dans des pays lointains est plus riche que toutes les contrées étrangères. La littérature des pauvres, les sentiments de l'enfant, la philosophie de la rue, le sens de la vie domestique sont les sujets du jour. Un grand pas a été fait. Quand les extrémités deviennent actives, quand les courants chauds de la vie pénètrent jusque dans les mains et les pieds, c'est signe — n'est-

ce pas? — d'une vigueur nouvelle. Je ne demande pas le grand, le lointain, le romantique; ce qui se passe en Italie ou en Arabie; ce qu'est l'art grec ou l'art du trouvère provençal; j'embrasse le commun, j'explore le familier, le bas, et je m'assieds à ses pieds. Donnez-moi un aperçu du jour d'aujourd'hui et vous pourrez garder les mondes antiques et futurs. De quoi voudrions-nous vraiment connaître le sens? Du repas dans le tonnelet; du lait dans la jatte; de la balade dans la rue; des nouvelles du bateau; du regard de l'œil; de la forme et de la démarche du corps; — montrez-moi la raison ultime de ces choses; montrez-moi la sublime présence de la plus haute cause spirituelle qui se dissimule, comme toujours elle se dissimule, dans ces banlieues et ces extrémités de la nature; laissez-moi voir jusque dans la moindre bagatelle la polarité qui la hérisse et la place instantanément sous une loi éternelle; et les liens qui unissent l'échoppe, la charrue, le livre de comptes à la cause qui fait onduler la lumière et chanter les poètes; — et le monde n'est plus une terne macédoine ou un cagibi à meubles, mais prend forme et s'ordonne; il n'y a plus de bagatelle, il n'y a plus de casse-tête, mais un dessein qui unit et anime le pinacle le plus lointain et la tranchée la plus basse.

Cette idée a inspiré le génie de Goldsmith, Burns, Cowper et, à une époque plus récente, de Gœthe, Wordsworth et Carlyle. Cette idée, ils l'ont suivie différemment et avec plus ou moins de succès. À côté de leur écriture, le style de Pope, de Johnson, de Gibbon semble pédant et froid. Leur écriture à eux a la chaleur du sang. L'homme est surpris de découvrir que les choses proches ne sont pas moins belles ni merveilleuses que les choses éloignées. Le proche explique le lointain. La goutte est un petit océan. Chaque homme est relié à toute la nature. Cette perception de la valeur du vulgaire est fructueuse en découvertes. Gœthe, qui est

sous ce rapport le plus moderne d'entre les modernes, nous a montré, comme personne ne l'avait jamais fait, le génie des Anciens.

Il existe un homme de génie qui a beaucoup fait pour cette philosophie de la vie et dont la valeur littéraire n'a encore jamais été appréciée avec justesse; — je veux parler d'Emmanuel Swedenborg. Plus imaginatif que quiconque, écrivant pourtant avec la précision d'un mathématicien, il a entrepris de greffer une éthique purement philosophique sur le christianisme populaire de son temps. Pareille tentative comporte bien sûr des difficultés qu'aucun génie ne peut surmonter. Mais il a vu et montré les liens qui unissent la nature et les affections de l'âme. Il a percé le caractère emblématique ou spirituel du monde visible, audible, tangible. Sa muse amoureuse de l'ombre, surtout, a plané au-dessus des parties inférieures de la nature et les a interprétées; il a montré le lien mystérieux qui relie le mal moral aux formes matérielles odieuses et nous a donné en des paraboles épiques une théorie de la folie, des bêtes, des choses immondes et terrifiantes.

L'importance nouvelle que l'on accorde à la personne constitue un autre signe de notre époque, et est défendue elle aussi par un mouvement politique analogue. Tout ce qui tend à protéger l'individu, — à l'entourer des barrières du respect naturel, de sorte que chacun sente que le monde est sien et que l'homme traite l'homme comme un État souverain traite un État souverain, — tend à l'union véritable autant qu'à la grandeur. «J'ai appris, disait le mélancolique Pestalozzi, qu'aucun homme sur la grande terre de Dieu ne veut ni ne peut aider un autre homme.» L'aide ne peut venir que du cœur. L'intellectuel est cet homme qui doit absorber toutes les aptitudes de son époque, toutes les contributions du passé, tous les espoirs de l'avenir. Il doit être

une université de savoirs. S'il est une leçon qui, plus que toute autre, doit pénétrer son oreille, c'est: Le monde n'est rien, l'homme est tout; en toi se trouve la loi de toute nature, et tu ne sais pas encore comment monte une seule gouttelette de sève; en toi sommeille toute la Raison; il t'appartient de tout connaître; il t'appartient de tout oser. M. le président, Messieurs, cette confiance en la puissance inexplorée de l'homme revient, de par tous les motifs, de par toutes les prophéties, de par tous les préparatifs, à l'Intellectuel américain. Nous avons trop longtemps écouté les muses raffinées de l'Europe. Déjà on soupçonne le citoyen américain d'avoir l'esprit timide, imitatif, soumis. L'avarice publique et privée épaissit et engraisse l'air que nous respirons. L'intellectuel est poli, indolent, complaisant. Constatez-en déjà la tragique conséquence. L'esprit de notre pays, à qui l'on a enseigné à viser des objectifs médiocres, se ronge lui-même. Il n'y a de travail pour personne, sauf pour les bienséants et les complaisants. Les jeunes gens les plus prometteurs qui entrent dans la vie sur nos rives, gonflés par les vents des montagnes, éclairés par toutes les étoiles de Dieu, découvrent que sous leurs pieds, la terre n'est pas en accord avec cela, et sont empêchés d'agir par le dégoût qu'inspirent les principes qui guident les affaires, et deviennent des forçats ou meurent de dégoût, parfois de leur propre main. Où est le remède? Ils ne voyaient pas encore, et des milliers de jeunes gens aussi pleins d'espoir, maintenant rassemblés aux portes de la carrière, ne voient pas encore que, si l'homme seul se campe résolument sur ses instincts et attend là son heure, le vaste monde viendra à lui. Patience, — patience; avec les ombres de tous les bons et de tous les grands pour compagnes; et pour consolation la perspective de votre propre vie infinie; et comme travail l'étude et la communication des principes, la défense de ces instincts, la conversion du

monde. La plus grande disgrâce au monde n'est-elle pas de ne pas être une unité; — de ne pas être reconnu comme un tempérament; — de ne pas produire ce fruit particulier que chacun a été créé pour porter, et d'être assimilé à la cinquantaine, à la centaine ou au millier de membres du parti, de la section auxquels nous appartenons; et de voir notre opinion prédite à partir de considérations géographiques, selon que nous venons du Nord ou du Sud? Non, mes frères et amis — plaise à Dieu que telle ne soit pas notre destinée. Nous marcherons sur nos propres jambes; nous travaillerons de nos propres mains; nous exprimerons nos propres pensées. L'étude des lettres ne sera plus synonyme de pitié, de doute et de complaisance sensuelle. La crainte de l'homme et l'amour de l'homme formeront autour de nous tous un rempart et une guirlande de joie. Pour la première fois existera une nation d'hommes parce que chacun croira qu'il est inspiré par l'Âme divine qui inspire aussi tous les hommes.

Notice bibliographique

The American Scholar, prononcé devant l'une des sociétés savantes de Harvard (Phi Beta Kappa pour *philosophia biou kybernètès*, «la philosophie comme guide de la vie») remporte dès sa parution un vif succès, surtout auprès des jeunes. La publication a probablement eu lieu peu après la conférence, mais aucun des nombreux ouvrages consultés ne donne la référence de la première édition ni de celles qui ont pu suivre jusqu'à la mort de l'auteur. En 1883-1884 paraît la Riverside Edition des œuvres d'Emerson, en 12 volumes. En 1903-1904, sous la responsabilité d'Edward Emerson, l'édition du centenaire, en 12 volumes, à Boston. Quiconque voudrait lire dans sa version originale le texte présenté ici peut cependant le trouver sans difficulté dans l'un des nombreux recueils tirés de l'œuvre d'Emerson. Par exemple, *The Selected Writings of Ralph Waldo Emerson*, ed., and with a biographical introduction by Brook Atkinson, The Modern Library, Random House, N.Y., 1940, 1950 and 1968, 930 p.; *Selections from Ralph Waldo Emerson*, ed. by Stephen E. Whicher, Riverside Editions, Houghton Mifflin Co., Boston, 1957, 517 p.

Les autres éditions classiques des œuvres d'Emerson sont: Edward Emerson and W.E. Forbes, eds., *The Journals of Ralph Waldo Emerson*, 10 vols., Boston and N.Y., 1909-1914; William H. Gilman *et al.*, eds., *The Journals and Miscellaneous Notebooks of Ralph Waldo Emerson*, Cambridge, 1960- ; Ralph L. Rusk, ed., *The Letters of Ralph Waldo Emerson*, 6 vols., N.Y., 1939; C.E. Norton, ed., *The Correspondence of Thomas Carlyle and Ralph Waldo Emerson*, 2 vols., Boston, 1883.

Emerson en français: Penseur mondialement connu, Emerson est, à cause de son intérêt pour les philosophies orientales, un des auteurs employés pour

l'apprentissage de l'anglais au Japon et en Corée. Mais l'histoire de la traduction française de son œuvre reste à faire. Elle a peut-être commencé de son vivant; au début du XX[e] siècle, Proust était un de ses lecteurs. En 1907 paraissait la troisième édition de *Sept Essais d'Emerson*, trad. de I. Will, préface de Maurice Maeterlinck, Paul Lacomblez éditeur, Bruxelles (contient: «Confiance en soi-même», «Compensation», «Lois de l'esprit», «Le poète», «Caractère», «L'âme suprême», «Fatalité»). En 1926, une deuxième édition des *Essais politiques et sociaux*, trad. de M. Dugard, Librairie Armand Collin, Paris (contient: «L'Homme réformateur», «Conférence sur le Temps présent», «Le Conservateur», «La Politique», «L'Aristocratie», «L'Éducation», «La Guerre», «La Femme», «Le Prédicateur», «Le Scholar» — qui n'est pas «The American Scholar» —, «La Destinée de la République», «La souveraineté de l'Éthique»). À l'endos de la couverture des *Essais politiques et sociaux*, on annonçait que les ouvrages suivants avaient déjà paru: par R.W. Emerson, *La conduite de la vie, Société et solitude, Pages choisies d'Emerson*, tous trois traduits par M. Dugard; *Correspondance de Carlyle et Emerson*, traduction de E. Lepointe; *Autobiographie d'Emerson*, d'après son «Journal intime», traduction, introduction et notes de Régis Michaud et *Ralph Waldo Emerson: Sa vie et son œuvre*, par M. Dugard. De plus, Aubier Montaigne a publié en 1934 *L'âme anglaise* (*English Traits*), traduction de Maurice Lebreton.

Régis Michaud a aussi publié chez Plon, en 1930, *La vie inspirée d'Emerson*; aux Éditions Bossard, *La pensée américaine. Autour d'Emerson*; chez F. Alcan, *L'esthétique d'Emerson*. À l'exception de *Pages choisies d'Emerson*, réédité en 1976 par les Éditions Astra, Paris, tous ces livres sont maintenant épuisés. Il arrive cependant qu'on les trouve dans les bibliothèques ou les librairies d'occasion. (N.D.T.)

Notice biographique

Né à Boston le 25 mai 1803, R. W. Emerson termine ses études à Harvard en 1821. À l'automne 1826, il est autorisé à prêcher comme ministre unitarien et, en mars 1829, est ordonné pasteur. Le 30 septembre, il épouse Ellen Tucker, qui meurt quatre mois plus tard. Éprouvant de plus en plus de difficulté à exercer ses fonctions religieuses, il quitte l'Église en octobre 1832 et, en décembre, part pour un séjour de plusieurs mois en Europe. Fin 1834, il s'installe à Concord (Mass.), pas très loin de Boston, où habitent déjà les philosophes Henry David Thoreau et Bronson Alcott et qui deviendra le foyer du mouvement transcendantaliste.

En janvier 1835, il entreprend une première série de conférences; désormais, pendant plusieurs années, il écrira pendant l'été et fera des tournées pendant l'hiver, dans plusieurs régions des États-Unis. Le 14 septembre 1835, il épouse Lydia Jackson, avec qui il aura quatre enfants. En 1836 paraît son premier livre, *Nature*, qui est d'abord peu remarqué mais sera ensuite considéré comme le texte fondateur du transcendantalisme américain. Le 31 août 1837, il prononce *The American Scholar*; dans un livre de souvenirs écrit en 1884 (*Ralph Waldo Emerson, John Lothrop Motley, Two Memoirs*, Houghton Mifflin Co., Boston/The Riverside Press, Cambridge, 1892), le romancier et scientifique Oliver Wendell Holmes qualifiera cette conférence de «déclaration d'Indépendance de l'esprit américain» — depuis, la formule est restée accolée au texte. En 1838, Emerson soulève une vive controverse avec son Discours de l'École de théologie (*Divinity School Address*), où il met en doute la réalité des miracles relatés dans le Nouveau Testament et invite ses auditeurs à nouer avec Dieu un rapport plus personnel. Après d'autres tournées, il

publie en 1841 *Essays, First Series*, qui sera suivi en 1844 de *Essays, Second Series*. En 1843-1844, il prend la succession de Margaret Fuller (autrice de *Woman in the Nineteenth Century*, en cours de traduction) à la direction du *Dial*, revue philosophique et littéraire dans laquelle il publiera une quarantaine d'articles et de poèmes. En 1846, il publie un recueil de poèmes (intitulé simplement *Poems*) puis, d'octobre 1847 à juillet 1848, fait une tournée de conférences en Angleterre et visite la France et l'Écosse. En 1850 paraît *Representative Men*, qui contient des essais sur Platon, Swedenborg, Montaigne, Shakespeare, Napoléon et Gœthe. *English Traits* est publié en 1856, suivi en 1861 par ses conférences sur *La conduite de la vie*. Un dernier recueil de poèmes, *May Day and Other Pieces*, paraît en 1867. En 1872, après l'incendie qui a ravagé sa maison (restaurée peu de temps après, elle est maintenant ouverte aux visiteurs pendant l'été), Emerson fait un voyage en Europe et au Moyen-Orient. Il meurt à Concord le 27 avril 1882.

Tout au long de sa vie, Emerson est intervenu dans les débats de son époque (sur la guerre du Mexique, l'esclavage, les droits des femmes, le traitement infligé aux Amérindiens) tout en demeurant à l'écart des mouvements politiques. Son œuvre, faite principalement de conférences et de poèmes, est marquée par un certain mysticisme; pour lui, l'être humain est une parcelle de l'Esprit universel qui se manifeste dans la nature, et la confiance en soi, avec l'éducation, mèneront, plus que toute réforme des institutions, au progrès.

Les ouvrages américains sur Emerson et le transcendantalisme sont très nombreux. De l'avis des spécialistes, la meilleure biographie est celle de Ralph L. Rusk (*The Life of Ralph Waldo Emerson*, N.Y., 1949). Par ailleurs, l'ouvrage de Paul Boller Jr. (*American Transcendentalism, 1830-1860, An Intellectual Inquiry*, G.P.

Putnam's Sons and Capricorn Books, N.Y., 1974, 227 p.) explique très clairement les origines et la pensée du mouvement. (N.D.T.)